

Libretto

CATHERINE ENJOLET

SOUS SILENCE

roman

Préface de
BORIS CYRULNIK

Libretto

© Libella, Paris, 2014.

ISBN : 978-2-36914-073-3

Universitaire, professeur de lettres, spécialiste des relations entre littérature et cinéma, scénariste, auteur de romans et d'essais, Catherine Enjolet est aussi très engagée dans l'action humanitaire. Elle développe le concept des «Liens du Sens», crée en 1990 le Parrainage d'Enfants en France et lance l'Adoption Affective. Dès son premier roman, *Rousse comme personne*, elle est saluée par la critique pour son écriture sobre et intense. *Sous silence*, paru aux Éditions Phébus en 2011 et repris en Libretto, a obtenu le prix Amic de l'Académie française 2011.

«Vous voudriez au ciel bleu croire
Je le connais, ce sentiment...»

ARAGON

PRÉFACE

Il y a plusieurs manières d'être chassé de la condition humaine. Il suffit d'avoir la peau noire, de porter une étoile qui désigne celui qui sera persécuté, ou d'appartenir à une famille où la précarité provoque des traumatismes quotidiens : « Aux abonnés du malheur... on ne fait pas de vieux os... » dit Catherine Enjolet qui connaît la question.

Même quand une petite fille est issue d'une grand-mère ruinée, d'une mère qui fait semblant d'être heureuse dans une famille-spectacle toujours sous les *sunlights*, quand le père meurt trop tôt, on est entourée certes, mais cet alentour n'est pas sécurisant. Alors, on devient trop tôt mature, à un moment de notre histoire où l'on devrait être encore un enfant, on avive une mémoire trop sensible où le moindre petit mot peut nous blesser, on se réfugie dans l'imaginaire quand le réel est trop triste. Et quand la pauvreté devient telle qu'il vaut mieux confier l'enfant à la Ddass, la perte affective provoque une déchirure si douloureuse que l'enfant cesse de se développer afin de moins souffrir.

« Cherche père, désespérément », pourrait dire la petite Nabisouberne, l'héroïne, porte-parole de Catherine : peur du noir, peur d'étouffer, terreur sans nom,

cauchemar de cercueils où l'on est enterrée vivante (comme son père, croit-elle), la petite fille entre en résistance et affronte la mort, « elle ne m'aura pas ».

Par bonheur l'enfant se sauve du malheur, et ne croyez pas que c'est le confort qui permet ce sauvetage, c'est la beauté qui remplit son âme et lui permet de se remettre à vivre : « Quitter la cour des Miracles ? Pas question de rejoindre le confort des tours du 9.3. » L'enfant préfère côtoyer des princesses russes imaginaires, dire bonjour à Notre-Dame, s'envoler vers la coupole du Panthéon.

Catherine Enjolet sait dire les choses joliment. Son style parlé est proche d'une poésie. Elle raconte comment, quand le réel est désolé, un enfant peut puiser dans ses ressources intimes et s'en servir pour s'élever. Mais il faut pour cela que quelqu'un lui tende la main, c'est comme ça qu'on élève les enfants. Même quand leur âme est pleine de richesses, il faut un alentour pour échanger des mots. Il ne suffit pas de rêver pour devenir princesse, il faut aussi agir et parler avec quelqu'un. La parole, dans ce cas, possède une puissance affective, bien plus qu'informatrice. On parle pour partager une émotion, une image, un souvenir, un rêve. Alors, on peut sortir du silence et se remettre à vivre.

C'est ce que nous conte Catherine, avec une élégance très simple.

BORIS CYRULNIK

– Nabisouberne

– Comment tu t'appelles?

On me fait répéter. J'essaie de dire comment *je* m'appelle. De dire qui je suis.

Bisou pour les intimes. Mais les intimes, y en a pas. Complicqué, Nabisouberne? Tout s'emmêle. C'est à qui s'applique. S'embrouille. Tous trop grands pour comprendre. On prononce après moi.

La voix s'amuse.

– ... Bisou?

C'est à qui tâtonne. S'approche. Brûle presque. Quel bisou? Ça fait rire.

Je me lance, soudain, je dis tout.

– Je m'appelle Nabisouberne-Tarabisouberne.

Ça fait de l'effet. Berne? On se moque. Berner qui? Complicquée, la gamine! C'est en quelle langue? J'agace. Les enfants ne peuvent pas parler? Je vous aide... c'est vous qui ne pouvez pas entendre. Ce que ça veut dire, un nom pareil? Je détache les syllabes, une à une; petits cailloux jusqu'à moi. SOS. Trouvez-moi.

– On va nous dénoncer!

Ma mère répète. À voix basse. Elle accélère le pas. Faut se méfier... Chut! Je me tais. Je baisse la tête. C'est automatique. Je baisse les yeux dans la rue. Je fixe le caniveau, les gargouillis de l'eau. Je ne regarde pas pour ne pas qu'on me voie. Ma mère me tire par la main par petits coups secs comme si je ne disparaissais pas assez vite du paysage.

– On va encore nous dénoncer!

Panique. Ne rien dire. Ne rien montrer. Je voudrais me cacher. De qui? Ma mère a les mains moites. Elle m'a bien dit d'être méfiante. Attention! À quoi? Ma mère s'affole. Je ne tiens plus sur mes jambes. Je voudrais me défendre. Contre qui? Ma mère siffle entre ses dents en marchant. Alerte! Je ne vois plus rien. Aux abris! C'est où? Elle sent le danger tout autour. On cavale presque sur le trottoir. On rentre fissa. Elle a surpris un regard qu'elle ne veut pas voir. De ceux comme une menace. Le concierge? La factrice? Ma mère se défie aussi de l'institut. De l'assistante sociale, surtout. L'ogre, c'est elle. Elles se préviennent, les mères. Il y en a qui prennent les enfants.

– Tu veux y retourner!